

La Patrie

DU DIMANCHE

15¢

4 JUIN 1961

FEMMES MÉDECINS DANS LE QUÉBEC

Elles ne sont l'objet d'aucune
discrimination, elles sont même une
nécessité indispensable

LES PINCEAUX DE TOBY STEINHOUSE

Ils chantent la lumière, le charme
des êtres, des eaux vives,
toute la poésie de la vie

Jean-Louis Millette



DOCTEUR MARTHE PELLAND

fut la première jeune fille à recevoir un doctorat en médecine de l'Université de Montréal. Elle remporta en 1930 tous les honneurs dans cette faculté et après un stage de trois ans à Paris se spécialisa en neurologie. De retour à Montréal elle fut attachée à l'hôpital Saint-Luc pendant un an et retourna à Paris où elle se maria en 1935. La guerre fut cause de son retour au Canada en 1940. Fixée depuis à Québec, elle confirme qu'il serait ridicule d'avoir des préjugés contre les femmes médecins à notre époque. En vingt ans de pratique médicale, deux clients éventuels seulement lui ont fait volte-face dès qu'ils furent mis en sa présence. C'était deux illettrés et la plaque à la porte de son bureau n'avait pu leur faire connaître l'identité de son sexe.



DOCTEUR LISE FORTIER,

qui a reçu son doctorat à l'Université de Montréal en 1950, s'est spécialisée en obstétrique et chirurgie et est attachée à l'hôpital Notre-Dame depuis 1957. Elle a aussi un bureau de consultations avenue Rockland. C'est à Toronto, Philadelphie et Jersey qu'elle a poursuivi ses études de spécialisation. "Je dirais que mon sexe a contribué au succès de ma carrière, surtout dans cette province, à cause de la pudeur qui existe généralement chez les Canadiennes françaises." Elle était déjà mariée alors qu'elle était en troisième année de médecine et elle fut grandement encouragée par son mari. "Il était très fier de moi," dit-elle. "J'étais son grand projet." Veuve très jeune, elle est remariée et son second mari (Maitre Gilles Duguay) est très heureux qu'elle soit médecin.

Les temps ont bien changé. On lisait dans La Patrie du 14 juin 1930 au sujet de la première graduée féminine en médecine, Mademoiselle Marthe Pelland: "Mlle Pelland, seule de toute la promotion a obtenu son grade avec très grande distinction et elle semble avoir remporté tous les lauriers (Prix Hingston, prix Lachapelle, prix de la Banque d'Épargne et Premier prix d'internat), ce dont pourront être un peu confus tous les autres élèves qui appartiennent pourtant au sexe fort, lequel se prétend seul apte à exercer certaines professions libérales. Nous entendons dire que Mlle Pelland a eu certaines difficultés pour se faire admettre à l'examen; elle les a surmontées ainsi que ses matières médicales."

Esculape appelle ses disciples sans discrimination de sexe

par Gisèle Grignon

LA MÉDECINE est maintenant une profession ouverte aux femmes aussi bien qu'aux hommes, car l'expérience a prouvé depuis 30 ans que les femmes médecins pratiquant dans la province de Québec n'ont à faire face à aucun préjugé à cause de leur sexe.

Toutes les femmes médecins interviewées déplorent l'abandon de la pratique par beaucoup de graduées, car il faudrait plus de femmes médecins dans la profession. Les parents et les étudiants font de grands sacrifices et les valeurs acquises par l'étude de la médecine ne devraient pas être perdues sur le plan social. Quelques-unes objecteront que leurs études sont d'un grand profit dans le soin et l'éducation de leur famille, mais les études médicales devraient viser à un plus grand rayonnement dans toute la société humaine qui a besoin de leurs compétences.

Il peut y avoir certaines exceptions, à cause de circonstances familiales difficiles, car il ne fait aucun doute qu'une femme mariée et ayant des enfants ne peut pratiquer la médecine que si une personne responsable l'aide et demeure à la maison durant la journée.

Ce qui facilite la carrière de plusieurs femmes médecins c'est qu'elles se marient durant le stage universitaire. Déjà avant d'avoir terminé leurs études médicales elles organisent leur foyer et sont encouragées par leur mari à poursuivre leurs études car, comme m'a confié l'une d'elles, "si un ami ou un fiancé s'était opposé à mes études je n'aurais pas continué à le voir". Il n'en va pas toujours ainsi, cependant, et souvent on sacrifie toute sa carrière faute de considérer le plan humain plutôt que la solution égocentrique.

Pour ce qui est du stage universitaire, il arrive quelques fois que la première année

d'étude soit difficile, car la jeune fille reçoit une éducation plus protégée que le garçon, que ce soit au couvent, à l'école publique ou à l'école privée. La jeune fille ressent un certain malaise durant les premiers mois, avant d'habituer ses oreilles à des conversations entre étudiants auxquelles elle n'est pas habituée, surtout si elle n'a pas de frère à la maison. Mais elle se fait bientôt des amis aux cours; on se groupe pour parler sérieusement des études et on oublie bien vite qui on est. Le sexe perd toute son importance. De nos jours, il ne semble pas y avoir de problèmes sérieux pour la jeune étudiante si elle a reçu une éducation sérieuse.

Il y a un point de vue qui facilite la pratique de la médecine chez la femme.

En général, la femme aime consulter une femme-médecin car elle se sent mieux com-

prise. Lorsqu'une femme parle de maladies particulières à son sexe, elle a quelquefois bien du mal à se convaincre que le médecin la comprend et sait comment la soigner. Avec une femme médecin, elle sera donc beaucoup plus franche et ne se laissera pas dominer par l'amour-propre ou une fausse pudeur, ce qui facilitera le diagnostic.

Tous les docteurs du sexe féminin que j'ai rencontrés ont été unanimes à déclarer qu'elles avaient rencontré bieu peu d'opposition de la part des clients à cause de leur sexe. Quand en 15 ou 20 ans de pratique, on rencontre une couple de refus, on ne peut certes pas se sentir injustement traitée et se sentir frustrée.

Il est étonnant que si peu de femmes médecins deviennent chirurgiens, surtout en obstétrique, car cette spécialité appelle vraiment nombre de qualités qu'elles possèdent généralement à un fort degré: dextérité manuelle, pouvoir de concentration, patience, douceur, instincts maternels.

D'autre part, la femme médecin n'est pas sans songer que la chirurgie en obstétrique

demande un dévouement de tous les instants. Il n'est jamais question de vrais congés pour elle. Si elle s'absente, c'est pour emporter avec ses bagages de continuel remords de conscience. Quand une femme enceinte vient vous voir au commencement de sa grossesse, il est bien difficile de lui dire au deuxième ou troisième mois que vous ne serez pas près d'elle pour l'accouchement et qu'elle devra voir un autre médecin. Son anxiété peut certainement compliquer son état. On se promet toujours de prendre des vacances, mais de mois en mois il y a toujours une cliente qui attend un bébé. La carrière est donc ouverte à des caractères bien trempés, généreux et résolus. Il faut y apporter aussi une excellente santé.

Il semble exister une relation très étroite entre les femmes médecins à Montréal. Les plus âgées aident les plus jeunes et celles qui ont gradué la même année restent amies et s'enrichissent les unes les autres de leur expérience pratique. J'ai pu constater un fort esprit de solidarité chez toutes et chacune.

Les femmes semblent avoir tout autant de chances de parvenir à des positions responsables que les hommes. Plusieurs fonctions d'autorité dans les hôpitaux de Montréal sont occupées par des femmes.

En dehors du Québec, à Toronto par exemple, il existe un hôpital général où le personnel médical complet était féminin jusqu'au mois dernier où on a dû employer deux médecins masculins, tous deux chirurgiens, faute de pouvoir trouver des femmes pouvant remplir les mêmes fonctions. Cet hôpital reçoit des patients des deux sexes.

À Edmonton, une femme médecin est chef du service de gynécologie et d'obstétrique de l'hôpital général et professeur titulaire à l'université.

Il ne fait plus aucun doute que la carrière médicale a besoin de femmes et que toutes celles qui ont l'avantage de poursuivre leurs études et sentent leur esprit porté vers la recherche et leur cœur vers la compassion devraient choisir cette profession sans crainte de la critique ou d'injustifiables préjugés.

DOCTEUR LORRAINE TREMPÉ,

graduée en médecine de l'Université de Montréal et lauréate de l'Académie nationale de médecine de Paris, exerce la médecine générale depuis 1951. En plus d'avoir un bureau de consultation, elle fait partie du personnel médical de l'hôpital Mont-Providence, est médecin des Écoles de protection pour jeunes filles dirigées par les religieuses du Bon-Pasteur. Secrétaire de la rédaction de l'Information médicale et paramédicale depuis 13 ans, elle est aussi secrétaire aux assemblées générales du Collège des médecins et chirurgiens de la province de Québec. Elle fut pendant longtemps rédactrice en chef de la section française du Bulletin du Collège de médecine générale du Canada. "Je n'ai jamais eu à souffrir, dit-elle, de la compétition d'un confrère à cause de mon sexe ou de préjugés de la part des patients."



PHOTO: HENRI PAUL



DOCTEUR BLANDINE GOSSELIN

Avant qu'une femme pratiquant la médecine puisse s'élever à une position de prestige dans un hôpital elle peut avoir à affronter des difficultés soulevées par des personnalités et des caractères individuels conservant quelques préjugés contre l'autorité détenue par une femme, mais lorsqu'il s'agit d'une grande compétence et de qualités exceptionnelles les obstacles ne tardent pas à disparaître. On peut citer comme preuve à l'appui le docteur Blandine Gosselin, chargée de la section d'hématologie de l'hôpital Notre-Dame. Dr Gosselin est responsable d'un service de 20 techniciens et techniciennes médicaux et de six internes masculins. Un peu inquiète avant d'entrer en charge, elle constata immédiatement une entière collaboration de la part des membres du service et ne fut jamais contrariée par des problèmes de discipline ou de préjugé.

PHOTO: J.-J. SENÉCAL

DOCTEUR HELENE PELLETIER-HOTTE,

qui se spécialise en pathologie, est mariée à un médecin (Dr Rodolphe Hotte, spécialiste en obstétrique) et a un enfant. Elle ne plus n'a jamais dû faire face à de forts préjugés et pour cause, elle était déjà mariée en première année de médecine. "Quand j'étais étudiante, j'ai toujours oublié le fait que j'étais femme," dit-elle. Et elle ajoute: "La pratique médicale pour la femme est l'utilisation des capacités au maximum, mais il faut savoir organiser sa vie. J'avais cessé de pratiquer pendant un an mais j'ai vite ressenti une grande perte à la pensée de ne pas utiliser les connaissances acquises ce qui me poussa à choisir une spécialité." Elle avoue qu'il peut être compliqué et difficile pour la femme d'un médecin d'avoir son propre bureau de consultation et qu'il lui faut de l'aide à la maison durant le jour si elle a des enfants.



PHOTO: J.-J. SENÉCAL



LE DOCTEUR ALICE NEUMAN

que j'ai eu la chance de rencontrer dans le hall de la résidence des étudiants de l'Hôtel-Dieu entre deux engagements, est très heureuse d'avoir reçu son doctorat en médecine cette année et de poursuivre une carrière qu'elle aime. Docteur Neuman est née française mais, au Canada depuis dix ans, elle est maintenant de citoyenneté canadienne. Elle ouvrira un bureau de pratique générale de la médecine en septembre prochain à Montréal. "Il n'y a pas plus d'obstacles pour la femme médecin que pour le confrère masculin, dit-elle. Les sacrifices que j'ai dû consentir pour poursuivre mes études, tout autre étudiant sérieux a dû les faire." Intelligente, courageuse, elle est sûre que si un médecin est compétent et sérieux, les patients auront confiance et la clientèle remplira la salle d'attente. Elle est d'opinion qu'il n'est pas question de préjugés contre la femme si la compétence est égale.

PHOTO: J.-P. LALIBERTÉ

DOCTEUR ALINE MAYER

est une des graduées de la faculté de médecine de l'Université de Montréal. Cette année, elle vient de terminer un an d'internat à l'hôpital Maisonneuve et n'a pas encore décidé en quoi elle se spécialisera. Elle aimerait faire un an de pratique générale à l'Hôtel-Dieu afin d'être plus à même de juger, par des connaissances acquises par l'expérience, de la voie qu'elle désire suivre. Interrogée au sujet de la pratique médicale après le mariage, Docteur Mayer avoue qu'elle a changé d'opinion depuis le début de ses études de médecine. "La première année, dit-elle, je songeais qu'une fois reçue je cesserais de pratiquer si je me mariais, mais maintenant j'ai complètement changé d'idée et je ne voudrais jamais m'arrêter en chemin." C'est entre deux cas d'urgence que le photographe de "La Patrie" a pu rencontrer le docteur Mayer.



PHOTO: J.-J. SENÉCAL

Jeanne d'Arc Corriveau



Jeanne d'Arc Corriveau.

*L'unique technicienne
en tapisserie au Canada
et même en Amérique*

par Madeleine Fohy-St-Hilaire

*"T'installe par la science
L'hymen des coeurs spirituels
En l'oeuvre de ma patience."*

Cette confiance poétique de Mallarmé concernant son oeuvre m'est venue aussitôt à l'esprit, lorsque je songeai à présenter à nos lecteurs une Québécoise experte en tapisserie. Il m'a semblé voir de l'analogie entre les pensées du poète et celles de l'artiste.

Jeanne d'Arc Corriveau ne fait-elle pas aussi oeuvre de patience ? N'installe-t-elle pas par la science également l'Hymne humain par excellence : l'Art ?

Récemment le public de la Vieille Capitale a pu s'en rendre compte, lors de la première exposition de tapisseries canadiennes présentée par M. J.-B. Soucy, le directeur de notre Ecole des beaux-arts. Merveille de beauté que ces tapisseries dont les thèmes étaient signés par Alfred Pelland, Jean Dallaire, Marc Lebel, Jean Bastien, Eliane Roy, Jacques Blouin, Raymond Gagnon. Sauf quelques petites tapisseries confectionnées à titre expérimental, par une ancienne élève de l'école, Thérèse Lafrance, l'exécution de ces oeuvres d'art avait été faite par Mlle Corriveau, la seule technicienne professionnelle en la matière au Canada et même en Amérique.

Notre unique atelier de tapisserie au Canada

C'est à l'Ecole des beaux-arts de Québec qu'il est installé et la directrice est Jeanne d'Arc Corriveau, qui s'est vu décerner ce titre immédiatement après avoir gradué à l'école, en 1954. C'est là que nous l'avons rencontrée et où, très patiemment, elle a bien voulu nous initier au mystérieux travail du tapissier. Assise auprès d'une charpente appelée le bâti, soutenant deux ensouples ou rouleaux de bois recouverts de toile, Mlle Corriveau nous expliqua le rouage de cette corde montée sans fin, c'est-à-



"Pastorale", où la verdure, les plantes et les fleurs sont les dominantes.
Carton et exécution de Mlle Corriveau.

L'artiste avec son unique élève, Hélène Turgeon... A gauche une partie du carton dont la composition est celle d'un oiseau ou sorte de coq stylisé les teintes employées sont le brun foncé, le vert, l'orange et le blanc. Hélène a commencé son travail au début de janvier. Elle le finira pour Noël prochain, en y donnant au moins huit heures de travail par semaine.▷

dire sans attache, comme l'on voit sur les métiers à tissage domestiques. Les fils de chaîne sont séparés par des croisures qui divisent les fils en nombres pairs et nombres impairs. A cette chaîne est ajoutée la lisse qui joue un rôle primordial, au moment du tissage, quand il s'agit d'amener le fil impair en surface. Le métier monté, il ne reste qu'à passer la laine entre les fils pairs et impairs, c'est alors que le tissu s'élabore.

Un tapissier d'expérience prend habituellement une semaine pour exécuter un pouce carré. Pour les gobelins on cite un mètre carré par semaine. "Ça demande beaucoup de patience, mais c'est un si beau métier, s'exclame Mlle Corriveau, surtout lorsqu'il nous est donné d'exécuter un carton signé par Pelland, par exemple. Chez Pelland le plus difficile est de conserver la beauté de la ligne du dessin qui est parfait et savant ainsi que celle des couleurs. Il faut tout conserver scrupuleusement, sans quoi la tapisserie est une pièce manquée."

Technicienne de l'école, Mlle Corriveau exécuta d'autres cartons signés par Jacques Blouin, Eliane Roy, Bernard Drouin et J.-P. Lacroix. "Avec celui-ci, ajoute-t-elle, je sentis que je commençais à faire quelque chose qui avait vraiment de la classe et tout à fait dans l'esprit de la tapisserie". Elève de Jean Bastien et de Marc Lebel, Mlle Corriveau enseigne à son tour. Elle n'a qu'une élève régulière, Hélène Turgeon, qui après sa première année à l'école choisit la spécialité en tapisserie. Prendra-t-elle la relève ? Elle l'espère. Et c'est à souhaiter, si nous voulons voir cet art conservé et diffusé chez nous.

Artiste, elle crée ses modèles

Avec les tapisseries qu'elle a déjà exécutées et celles qu'elle prévoit faire d'ici quelques années, Mlle Corriveau espère pouvoir présenter au public une exposition de tapisseries dont les thèmes et l'exécution seront signés par elle-même. Lauréate du premier prix au concours



"La Veilleuse", trois lampes à pétrole stylisées, trois tons de rouge sur fond gris et noir. Souvenir d'enfance : lampes à pétrole chez ses grands-parents.
Carton et exécution de Mlle Corriveau.

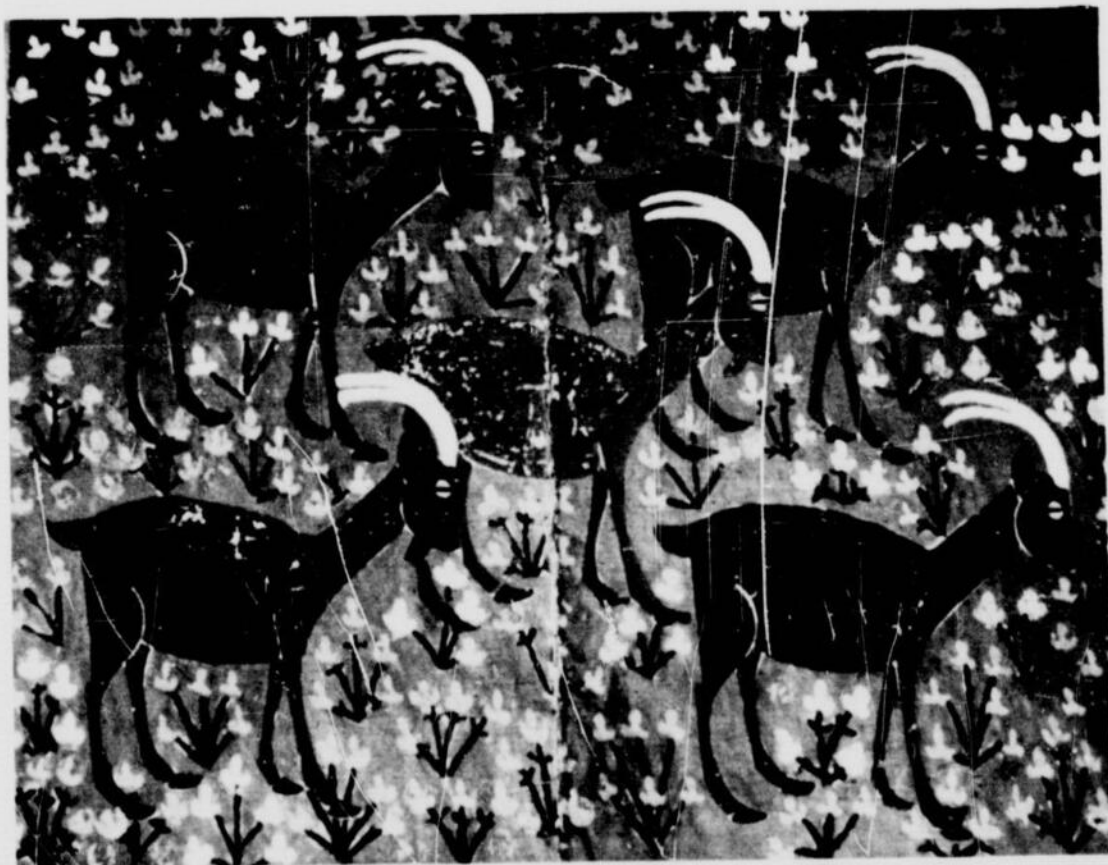


des arts décoratifs de la province, en 1960, pour sa magnifique pièce de tapisserie intitulée "La veilleuse", elle est donc pour nous l'une des plus belles promesses à venir dans ce domaine. Elle possède un petit atelier, bien à elle, à la maison, ce qui lui permet de travailler ses cartons et d'exécuter des tapisseries de plus petites dimensions. Elle y fait aussi de la peinture et à l'occasion de l'émail sur cuivre. Les quelques périodes de loisirs qui lui restent sont consacrées à la lecture et à l'étude de la littérature et des sciences culturelles. En 1959, elle parcourut la France et l'Italie et fut invitée à visiter "Les Gobelins" d'où elle rapporta avec ses plus beaux souvenirs une ardeur renouvelée pour se consacrer à son oeuvre.

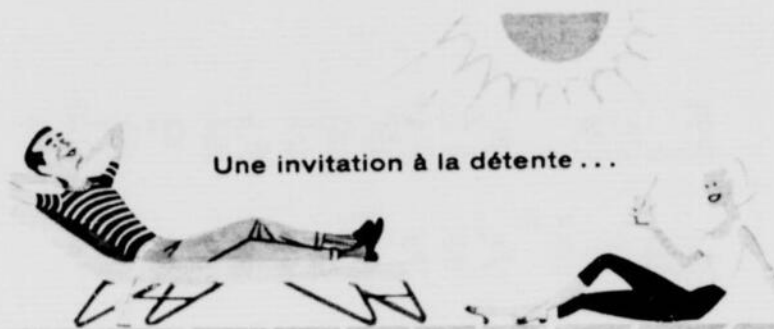
Née à Kingsey-Falls, dans les Cantons de l'Est, Jeanne d'Arc Corriveau poursuit ses études dans diverses institutions. "Mon père était employé de chemin de fer et nous avons déménagé bien des fois de Lévis à Québec et vice versa," dit-elle. Après sa douzième année, elle s'inscrivit à l'Ecole des beaux-arts, à Québec, et choisit la tapisserie comme spécialité, sous la directive de Jean Bastien. Elle vit présentement avec ses parents. "J'ai toujours été fascinée par le dessin et la couleur, dit Mlle Corriveau; lorsque je travaille j'éprouve un vif plaisir à jouer avec les formes et les couleurs". Modeste mais consciente de ses possibilités artistiques, Mlle Corriveau aimerait initier un plus grand nombre d'élèves. Depuis cette année 1954 où elle fut nommée directrice de l'atelier, elle n'a eu hélas qu'une élève à initier et fut, à vrai dire, la seule technicienne pour l'exécution des projets de tapisserie. Si nous sommes fiers de posséder des tapisseries canadiennes authentiques et de belle facture, nous le devons à l'Ecole des beaux-arts de Québec et surtout à une artiste telle que Jeanne d'Arc Corriveau, qui sait si bien amalgamer la patience à l'art et au merveilleux.



L'art est difficile. C'est un travail de longue haleine mais dont les réalisations sont inestimables. Il ne faut pas confondre cette tapisserie de haute ou basse lisse, dont l'Ecole des beaux-arts de Québec possède l'unique atelier au Canada, avec la tapisserie crochétée actuellement en vogue, dont la valeur artistique est très inférieure. Une experte en tapisserie crochétée peut confectionner sept à huit tapisseries par an alors qu'une technicienne de la tapisserie d'art prend une semaine pour en réussir un pouce carré. Cette dernière vaut approximativement de trois à quatre mille dollars.

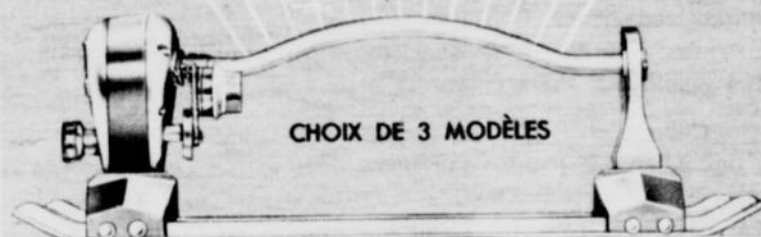


"Les chèvres", carton et exécution de Mlle Corriveau.



Une invitation à la détente...

un gazon velouté



CHOIX DE 3 MODÈLES

l'arrosage complet de la pelouse grâce aux

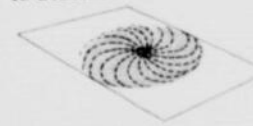
ARROSEURS OSCILLANTS



Green Queen



CECI — Dispersion rectangulaire avec dispositif "Area-Dial" permettant l'arrosage de petites ou grandes surfaces, selon le besoin.



PAS CELA — Dispersion circulaire qui n'atteint pas les coins mais empiète sur les trottoirs, murs, etc.

En effet, l'utilisation de l'arroseur *Green Queen* est tout ce qu'il y a de plus simple... un seul réglage du dispositif "Area-Dial" vous permet d'obtenir la distance et le jet désirés même pour les endroits les plus éloignés, sans risque d'arroser les murs et les trottoirs! De plus, les arroseurs *Green Queen* sont conçus de façon à mieux imprégner le sol sans qu'on ait à les déplacer souvent. Ils peuvent aussi se régler pour l'arrosage de petites surfaces.

Enfin ils offrent le grand avantage supplémentaire de s'entretenir pour ainsi dire d'eux-mêmes, sans réparation, mais de façon efficace et sûre, grâce à leur finition anti-rrouille, à leurs pignons de nylon ultra-durables, à leur moteur scellé qui n'exige aucune lubrification. Choix de trois modèles à des prix très économiques.



GARANTIE DE 2 ANS, UNE EXCLUSIVITÉ

Le seul arroseur à jet oscillant qui porte une garantie de 2 ans, permise par la résistance exceptionnelle de ces arroseurs de fabrication entièrement canadienne.

FABRICATION CANADIENNE **HAHN BRASS LTD. NEW HAMBURG, ONT.**



MODÈLE 2400 (représenté)

Ce superbe appareil arrose jusqu'à 2400 pi. car. Modèle 2200 — jusqu'à 2200 pi. car. Modèle 2000 — jusqu'à 2000 pi. car. Trois modèles au rendement sûr et aux prix les plus avantageux... En vente dans les quincailleries.

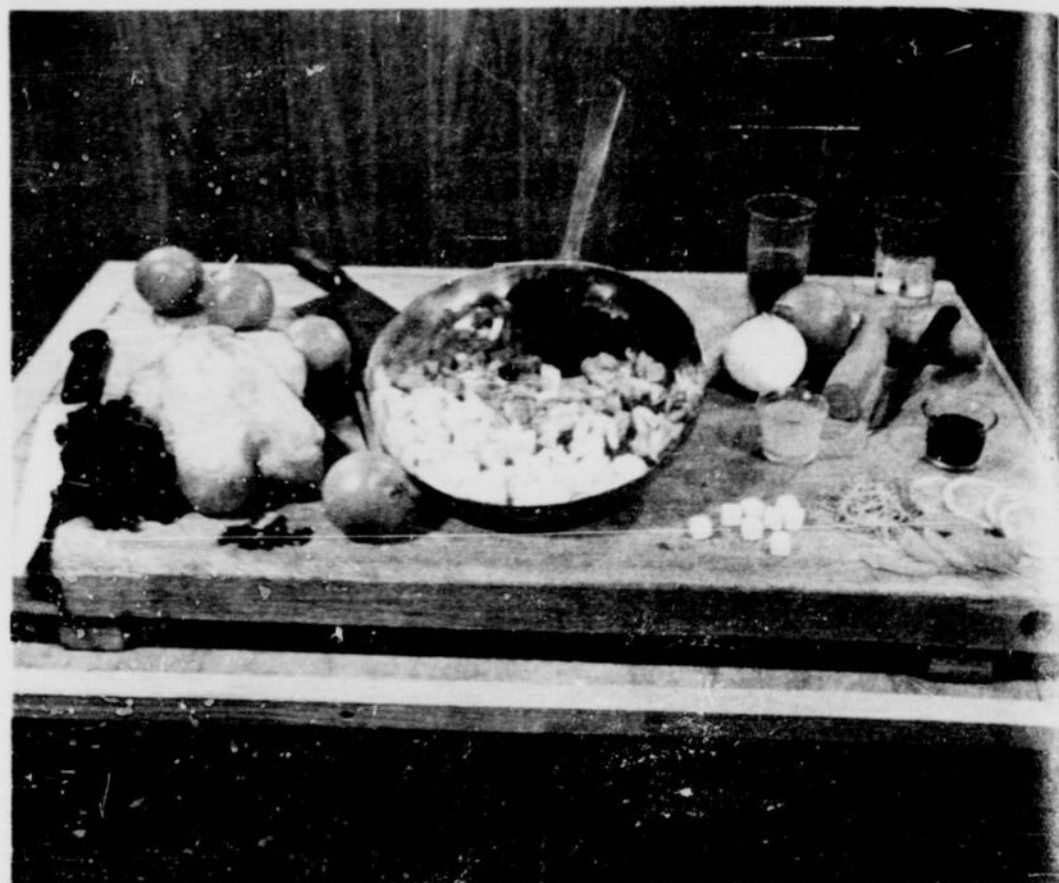
Le canard à l'orange

C'EST TOUTE UNE AVENTURE que celle du propriétaire du restaurant Dagwood's, M. Lionel Paquette, qui possède maintenant l'une des tables d'hôte les plus renommées de la ville. L'histoire vaut d'être racontée puisqu'elle prouve une belle réussite canadienne.

M. Paquette était laitier. Il décida, voilà une quinzaine d'années, d'ouvrir un petit casse-croûte près de Canadair, pour répondre à la demande des employés. L'endroit portait le nom de Chez Léveillé. Quelques années plus tard, il déménageait, offrait le service à la voiture, agrandissait. Aujourd'hui, nous pouvons dire que l'entreprise est devenue restaurant de luxe. La cuisine y est excellente, cuisine canadienne, française, chinoise. La pâtisserie tente tous les gourmets. Les cinq frères Paquette se partagent le travail et dirigent 104 employés. Voilà un succès à souligner.

Comme chef cuisinier (cuisine canadienne et française), nous avons M. Marc Paupe, d'origine suisse, et qui se trouve l'un des plus jeunes chefs à Montréal. Artiste dans l'âme, il se spécialise dans les pièces montées. Cette année, au grand Concours Culinaire, il a remporté trois prix d'excellence. Quand il ne cuisine pas, il peint ou sculpte. Il est marié à une Canadienne et ils ont deux enfants.

par **Claude-Lyse Gagnon**
photos **Jean-Paul Laliberté**



Le régal avant la composition,
la cuisson, la façon...
Éléments que l'artiste que vous êtes
(car il faut être artiste pour devenir cordon bleu)
réunira pour préparer le chef-d'œuvre éphémère,
mais si bon, si agréable à manger.

Le canard à l'orange,
d'après M. Léopold Paquette,
ça se contemple, ça se hume, ça se déguste.
M. Marc Paupe, chef cuisinier chez Dagwood's,
Ville St-Laurent, le réussit à merveille.
Il ne nous reste qu'à l'imiter.



CANARD À L'ORANGE

(pour quatre personnes)

- 1 canard — 4-5 livres
- Sel — Poivre
- 1 noix de beurre
- 3 onces de farine
- 8 morceaux de sucre
- 8 oranges
- 8 onces de vin blanc
- 4 onces de curaçao
- 8 onces de consommé (ou fond brun)
- 1 filet de vinaigre.

MODE DE PRÉPARATION: Ficeler le canard, le mettre en casserole sur fond de braisage, qui consiste en: carotte, oignon, branche de céleri, couper en morceaux assez fins, 1 feuille de laurier, 3 clous de girofle.

Mettre au four avec le beurre et la graisse du canard coupée finement, arroser souvent.

D'autre part, préparer 8 oranges, en réserver deux pour canneler et décorer le plat. Enlever les zestes des 6 oranges, les couper finement dans le sens de la longueur, les passer à l'eau bouillante. Lorsqu'ils sont blanchis, les mettre dans une casserole ajouter les morceaux de sucre et le vinaigre, quand la cuisson se caramélise, retirer du feu.

Lorsque le canard est aux trois quarts cuit, le retirer du four, retirer environ la moitié du gras. Ajouter ensuite la farine pour faire un petit roux, verser le vin blanc et le consommé (ou le fond brun). Si l'on emploie le fond brun, la farine n'est pas nécessaire et retirer complètement la graisse. Remuer vivement au fouet. Laisser cuire 5 minutes.

Découper le canard en morceaux, les mettre dans une casserole. Verser la sauce dessus (celle-ci passée au tamis). Ajouter les zestes que l'on aura mouillés avec le curaçao. Laisser mijoter bien doucement jusqu'à la fin de la cuisson. Peler à vif les oranges, les couper en quartiers. Mettre le canard dans un plat, les quartiers d'oranges autour. Saucer dessus. Couper en deux dans le sens de la longueur les deux oranges gardées pour décorer, ensuite couper en tranches, décorer le tour du plat. Servir très chaud.

Cuisson: environ 45 à 50 minutes.

Vins suggérés: Rouge, Côte de Beaune, Beaujolais.

Ils chantent, les pinceaux de Toby Steinhouse

POURQUOI UN TABLEAU nous plaît-il? Comment, bien que simples profanes, sommes-nous prêts à emporter les toiles d'un peintre et à les fixer au mur pour des années? C'est aussi difficile à définir que d'expliquer pourquoi un ami nous a plu, pourquoi il le demeure.

C'est, peut-être, pour les deux une question de charme, d'intensité, de valeur humaine... Peut-être, un état de couleurs, de sens, de recherche, de liberté aussi.

Quand j'ai vu les toiles de Toby Steinhouse, j'aurais bien aimé m'en retourner avec quelques-unes sous le bras. À défaut de les avoir, laissez-moi vous en parler. Pas avant, toutefois, de vous présenter le peintre.

Montréal - New-York - Paris

Des yeux bleus, des cheveux bruns, des gestes très calmes, une voix douce, un français impeccable. Voilà les premières impressions.

Vous apprendrez qu'elle est née à Montréal et que, très jeune, elle a voulu peindre. Alors elle a commencé à suivre des cours, a choisi comme professeur Anne Savage et, quelques années plus tard, a bouclé ses valises pour New-York où, un an durant, elle a complété sa formation à la "Art Student League".

Puis, il a fallu travailler. La chance lui souriait. Elle trouva un emploi comme dessinatrice dans un bureau d'ingénieur.

Entre temps, elle avait fait connaissance d'un jeune journaliste canadien, Herbert Steinhouse, qui vient de remporter un prix avec son volume "The Tune of the Juggernaut" et qui est maintenant réalisateur à la télévision. Dans ce temps-là, il y a environ une quinzaine d'années, il commençait à se spécialiser dans la politique internationale et particulièrement dans la politique française. Ce fut le coup de foudre. Ils se marièrent et décidèrent de partir pour l'Europe. Ils en sont revenus dix ans plus tard, avec un petit garçon, d'anciens meubles de style, des toiles par dizaines, des souvenirs et ce grand amour de Paris...

Changement

Quand elle est partie Toby Steinhouse, on parlait peu de peinture à Montréal. On comptait les expositions sur les doigts, les galeries étaient inaccessibles. En dix ans, quel changement! Il y a des expositions toutes les semaines presque, on visite les galeries. Tout en voulant bien retourner à Paris, dans les vacances, c'est à Montréal que la famille vivra.

Poésie-lumière

Une première exposition chez Agnès Lefort a révélé ses toiles d'une luminosité très douce où les bleus, les gris, les mauves sont baignés dans une transparence de premier matin. D'autres, au Musée des Beaux-Arts et chez Denyse Delrue, ont captivé l'émotivité des amateurs par leur atmosphère tenant de la chaleur, du charme des êtres, des rivières qui coulent. Puis, d'une à l'autre, cette poésie de la vie, cette continuelle recherche d'une lumière personnelle!

Ce qu'elle croit

Tous les après-midis, elle travaille dans son atelier. Seule chez elle, elle ferme sa porte, laisse sonner le téléphone, s'absorbe sur un dessin, une esquisse, un livre, une toile. Elle ne prend pas forcément ses pinceaux tous les jours mais elle ne cesse de se perfectionner.

Elle sait bien que ceux qui font le plus de bruit sont les plus entendus mais elle croit que seule la qualité est la base qui décidera quelle œuvre restera. Elle croit qu'un peintre sans culture ne peut exprimer beaucoup.

De Paris, elle parle surtout de Veira da Silva, ce grand peintre qui est aussi une amie. À Montréal, elle dit le nom de Dumouchel et il n'y a plus rien à ajouter. Elle le place au sommet sincèrement.

par Claude-Lyse Gagnon



◁ C'est un peintre qui adore la lumière des matins, les lignes des quenouilles et des algues, Toby Steinhouse. Elle parle aussi des rivières, des poèmes qui lui inspirent de l'atmosphère dont elle imprègne ses toiles.

Travaillant toutes les après-midis, Toby Steinhouse ferme alors sa porte à tous et ne répond pas au téléphone. Elle me fait penser à cet écrivain qui disait, avant l'horreur de l'appareil: "Comment, on vous sonne et vous répondez!" ▽



Photo J. J.-P. LALIBERTÉ

La fleur. ce baiser du ciel

LA FLEUR est à l'oeil ce que la musique est à l'oreille. Elle a aussi sa symphonie qui ne s'achève jamais. Son langage est intelligible à tous. Elle parle d'affection, d'amour, de vénération. Inestimable sous le rapport de la beauté, elle représente en vulgaires espèces sonnantes une valeur de \$56,000,000 par année en notre pays seulement.

Certaines sont réservées à telle ou telle occasion. L'oeillet s'adresse à la maman, le lis est associé à la fête de Pâques, le coquelicot à l'armistice. Dix pour cent de la production du fleuriste consistent de plantes vivaces. Les femmes surtout les préfèrent parce qu'elles ont plus de durée. Le chrysanthème, fleur d'automne, "plus qu'une autre exquise", est la préférée en raison de la variété de ses couleurs et de son aptitude à mieux tolérer la chaleur de nos foyers.

Nos fleuristes vendent une plus grande quantité de fleurs coupées pour la raison que si elles s'adressent à la femme, c'est l'homme qui les achète. D'habitude, celui-ci opte pour des roses, des American Beauties, plus dispendieuses en raison des soins qu'elles exigent. Il est toutefois une nouvelle espèce, moins capricieuse et tout aussi belle, la "Pearl of Aalsmeer", originaire de Hollande, appelée à se disputer nos faveurs.

Inutile d'entretenir des doutes sur l'exactitude avec laquelle sera remplie votre commande. Le fleuriste se donne toutes les peines au monde pour vous satisfaire. Certains vont jusqu'à photographier la gerbe que vous avez commandée et vous en enverra le cliché pour vous prouver que vos instructions ont été fidèlement suivies à la lettre.

photos MALAK



La majeure partie de ce commerce est formée de fleurs coupées. Le fleuriste se charge de leur disposition. Ce sont les hôpitaux qui ont lancé cette mode, l'exiguïté de leur personnel ne leur permettant pas de rendre ce service à leurs patients.



Sans ces demoiselles comme Claire Rouisse et leurs aînées, les fleuristes ne feraient pas leur affaire. Quatre-vingt-dix pour cent des commandes s'adressent à nos compagnes. L'homme solde la note dans soixante pour cent des cas.



Jean-Guy Racette s'extasie déjà devant ces nouveautés, deux plantes tropicales comme l'antherium et le caladion, qui prendront des années avant de devenir populaires.



Ces merveilles de la nature exigent des attentions continues avant de vous parvenir. Ces jardiniers sont de véritables artistes qui connaissent leurs sujets comme le peintre connaît la féerie de sa palette.



Azalées, poinsettias, begonias, cyclamens, hyacinthes, jonquilles et tulipes forment ce cortège ininterrompu de couleurs qui viendront éclairer vos foyers et vos cœurs.



La délicatesse de ces teintes dépend tous les artifices humains. L'homme ne fait que donner le coup de pouce à ces chefs-d'œuvre de la nature à force d'amour, d'étude et de labeur.



La culture des fleurs constitue une industrie de première importance au Canada. Certaines entreprises possèdent des serres d'une superficie de 35 acres. Celle de Mont Bruno est l'une des plus considérables du Québec.



Me Stanislas Déry tient en mains l'épée qui appartenait au Dr Pierre Heisig au cours de la dernière Grande Guerre et qu'il envoya en signe d'amitié à son ancien ennemi.

Photo Jacques Sénécal

L'humanité opère de ces miracles

La guerre lie d'amitié deux équipages ennemis

par Hervé Lépine

LA GUERRE aura fait naître au moins une amitié, celle de deux commandants en second de vaisseaux ennemis, une frégate canadienne et un sous-marin allemand. Les deux hommes ayant vécu 8 jours ensemble sur le même bateau apprirent à se connaître et à ne plus comprendre pourquoi ils étaient des ennemis.

C'était le 27 décembre 1944, à quelque 400 milles des côtes du Groënland. Le soleil venait à peine de se lever sur la mer houleuse, que la "St-Thomas" repérait à l'aide de ses instruments scientifiques un sous-marin allemand, le U-877, et lui expédiait par le fond quelques bombes qui en eurent raison. A la surprise de l'équipage de la frégate, tous les marins allemands, au nombre de 55, apparurent à la surface de la mer, avec leurs ceintures de sauvetage et des canots en caoutchouc.

Les marins canadiens s'empressèrent de les recueillir. Le commandant les compta; il étaient tous sauvés. Selon les lois internationales, les naufragés devaient être traités avec égard par les vainqueurs, comme eux-mêmes. C'était tout de même de la visite rare et encombrante. La frégate canadienne était équipée pour loger et nourrir 122 hommes; 55 de plus était tout un problème. Pendant un jour ou deux, les Allemands gardèrent leur morgue, mais elle tomba très vite avec les bons traitements dont ils furent l'objet.

Me Stanislas Déry était le premier lieutenant à bord de la corvette et lui incombait la tâche de garder à vue le premier lieutenant allemand. La nuit, le lieutenant Déry amenait le lieutenant Peter Heisig dans sa cabine et lui faisait un bon lit par terre. Pendant la journée, les hommes man-

geaient ensemble, se racontaient leur carrière, parlaient de leurs familles et de leur travail. Une coïncidence aidait aussi à rapprocher tous ces belligérants: aucun Allemand n'avait été tué dans cette aventure. C'est un fait qui ne s'était pas vu de mémoire de marin.

Enfin au bout de huit jours, la frégate "St-Thomas" conduisait ses 55 prisonniers allemands dans un port d'Ecosse. Les prisonniers allemands quittèrent la "St-Thomas" avec l'impression qu'ils venaient de passer une semaine de vacances sur un bateau de croisière. Les adieux furent émouvants, car des amitiés sincères s'étaient liées. La plupart de ces marins étaient des Bavarois et avaient l'esprit plus ouvert aux confidences que les Prussiens. Entre le lieutenant de vaisseau Stanislas Déry et l'officier Peter Heisig une solide camaraderie s'était nouée.

Après 11 ans de service dans la marine canadienne, Me Déry revint aux études du droit. Il est maintenant installé à St-Jean de Québec où il pratique sa profession. Il arrive justement d'un voyage en Europe où il ne manqua pas de faire un crochet vers Munich pour serrer la main de son ami Peter Heisig qui est maintenant médecin. Il s'y est rendu sur les instances de sa femme qui, l'année précédente, avait fait le tour de l'Europe avec une amie. Mme Déry voulait s'arrêter quelques minutes chez l'ami de guerre de son mari, mais elle y est demeurée plusieurs heures. Elle fut reçue comme une parente qu'on n'a pas vue depuis longtemps. Le Dr Heisig, qui parle un excellent français, lui a fait les honneurs de la ville de Munich. Puis à son départ, il lui a donné son épée d'officier pour qu'elle le remette à Me Déry. C'était le symbole suprême de l'amitié nouée dans la fumée des combats implacables.



Quelques rescapés posés à bord de la frégate canadienne "St-Thomas". D'abord renfrognés, ils ont appris à connaître de loyaux ennemis qui les ont traités avec tous les honneurs de la guerre. Ils se réjouissent d'être tombés entre des mains canadiennes.



Cette photo de la frégate canadienne que possédait Me Stanislas Déry fut autographiée par quelques prisonniers allemands avant leur débarquement dans un port écossais. A gauche, on distingue la signature du Dr Pierre Heisig.



Le vaincu traité avec humanité par le vainqueur se lie d'amitié avec ce dernier.
 Cette photo fut prise à bord de la frégate canadienne
 "St-Thomas", quelques jours après le torpillage du sous-marin allemand U-877.
 A droite, Me Stanislas Déry et, à gauche, le Dr Pierre Heisig, alors tous deux lieutenants.



Ennemis par le sort des armes et réunis par cette même guerre qui les
 faisait s'affronter, aujourd'hui amis que des souvenirs
 communs rapprochent malgré la distance, le Dr Pierre Heisig (à gauche),
 médecin de Munich, et Me Stanislas Déry, de St-Jean,
 Québec, sont photographiés sur la place publique de la capitale de la Bavière.▷



Les 55 hommes du sous-marin allemand U-877, coulé par la frégate canadienne "St-Thomas",
 au milieu de l'Atlantique, en 1944, furent tous rescapés. Ils attendent dans leurs
 canots de caoutchouc d'être recueillis par le navire qui a envoyé leur sous-marin par le fond.



Jean-Louis Millette qui s'avance avec sa lanterne de Diogène.



Il aime ce qui est dur, violent, bon.

Jean-Louis Millette

Tout n'est pas si simple

— Tu te souviens, Jean-Louis ?

— De quoi ?

— "Des Oiseaux de Lune" à la Comédie Canadienne ?

— Ah ! mon Dieu, oui. Ça fait longtemps. C'était en...

— Je ne me souviens plus de l'année. Ça fait sûrement quatre ans.

Myope comme une taupe, mon ami Jean-Louis Millette qui s'avance avec la lanterne de Diogène. Il fallait le guider dans le noir sur les échafaudages avant que la magie de sa voix et de son regard nous guide à leur tour. J'arrivais à Montréal, on m'avait donné une figuration et des cris de petits oiseaux à lancer sur scène. Comme ça, en parlant, j'en étais arrivé à réaliser mon premier interview pour ce journal que je ne quitte jamais. Et c'est d'ici, de mon bureau, que je l'ai regardé poser sa marque avec une force de bélier et la patience que lui imposent les années. Par moments, il faut le dire, je l'ai perdu et c'est pourquoi je remets ce papier depuis des semaines et des semaines.

Nous parlons comme si le temps préoccupait cette sorte de personnage auquel appartient Jean-Louis Millette et qui ne vit pas réellement dans le temps, mais en lui-même. Si chaque jour apporte des tiraillements nouveaux, chaque peine est aussi une joie, une satisfaction de l'avoir éprouvée.

— J'ai l'impression de poser des jalons, me dira-t-il à un certain moment. S'il me parle ainsi, c'est parce que j'ai voulu manger tout le morceau et que je lui demande par exemple quel est le rapport chez lui entre l'humain et l'homme de théâtre.

— Vous me parlez de théâtre, vous me posez des questions comme si je pouvais répondre en tant qu'homme de théâtre, tandis que je ne suis encore qu'un comédien.

Désormais, je n'oublierai pas qu'il faut faire la part des choses avec lui. Mais si pour devenir homme de théâtre il faut avoir touché à tout, décor, maquillages, éclairages, régie, administration, avoir fouiné dans tous les bouquins, savoir se monter une publicité et aussi avoir joué beaucoup, je ne vois pas bien loin avant que mon ami Jean-Louis Millette puisse se parer de ce titre.

Vingt-cinq, vingt-six, c'est jeune. Mais quand après avoir monté des pièces au collège on a travaillé cinq années à la Roulotte, quand on a participé à six festivals d'art dramatique et qu'on a remporté trois prix d'interprétation (un au Festival National à Halifax en 1959),

qu'on a été de toutes ces pièces: "La tour Eiffel qui tue", "Les oiseaux de lune", "Huis clos", "Fin de partie", "L'illusion comique", au Festival de Montréal; qu'on a été assistant metteur en scène au Théâtre du Nouveau-Monde, qu'on est l'un des cinq directeurs fondateurs d'une troupe professionnelle de théâtre, qu'on a fait toutes les continuités pour enfants, en plus d'être du "Survivant" et de "Marie-Didace", quand on s'est débrouillé dans toute cette salade faut-il encore se poser des questions ?

La conversation ne se fait pas si facilement avec Jean-Louis Millette. A nos questions "types", il ne peut se permettre de répondre d'une façon si laconique, si condensée. Tout a tellement d'importance. Tout est relatif, tout provient d'origines obscures, tout est sujet à des circonstances atténuantes. Alors il s'embarque dans des données psychologiques, nous parle de Freud. Pourquoi il fait du théâtre, ce que ça représente chez lui, quelle voie lui ouvre cette forme d'expression ? Disons que cela est, chez lui, quelque chose de l'homme. Il a retenu une phrase qu'on a écrite sur lui: "Pour lui, le théâtre est affaire d'amour et de tendresse". Il veut bien qu'on s'arrête à cette donnée, parce qu'elle résume à peu près tout. Ce qui veut dire qu'on a discuté longtemps, qu'on est passé par des chemins tortueux et difficiles qui ressemblent aux replis de son âme et des générosités de son cœur.

— Si tu n'avais pas fait de théâtre...

— Alors j'aurais été ou avocat ou diplomate ou j'aurais fait des sciences sociales.

Quand il me dit cela, j'oublie que tantôt, de sa voix étudiée, avec des poses bien calculées, il me parlait de Freud.

De ce bureau d'où je l'ai suivi, je n'ai peut-être pas calculé la dimension nouvelle qui prenait forme en lui lorsque dans "Fin de partie" il est sorti des rôles fantaisistes et qu'il a pu y mettre toute la gomme comme on dit. J'ai aimé ce rôle parce qu'il est à l'image d'un personnage que je veux bien, parce qu'il est dur, violent, bon.

On a déjà pas mal parlé de cette nouvelle troupe "Le Centre Théâtre" dont il est l'un des directeurs. Avant les représentations de "Tueurs sans gages", je lui demandais si une première expérience infructueuse pouvait faire tout s'écrouler. "Non, me répondit-il, nous allons tenter chacun notre chance. Il en sortira peut-être UN metteur en scène. Nous aurons atteint notre but". Lui veut monter un Genêt ou un Cocteau. Car il aime avant tout et surtout ce qui est dur, violent, bon.

Texte: Pierre Luc

PHOTO: J.-J. SENÉCAL



Si Freud m'était conté...



Non, tout n'est pas si simple.



*Des "Oiseaux de Lune" à "Fin de partie",
une nouvelle dimension.*



*Pour devenir homme de théâtre, il faut avoir touché à tout. Peut-être même faut-il
savoir manier le rouet...*



CIGARETTES

"EXPORT"

BOUT UNI
ou FILTRE

Durillions

Douleurs, échauffaisons, sensibilité
à la plante des pieds

Coussinet
"BALL-O-FOOT"
du Dr Scholl

Le soulagement le
plus rapide au monde



La "boule" du pied "flotte"
sur de la mousse

Vous n'avez jamais rien essayé de plus
merveilleux. C'est le coussinet—et non
pas vous—qui amortit le choc de chaque
pas. Coussinet fabriqué de mousse de
Latex couleur chair. Fait boucle autour
de l'orteil—AUCUN adhésif. Lavable.
Invisible. Forme parfaite. \$1.25 la paire
En vente partout. Essayez les coussinets
BALL-O-FOOT du Dr Scholl. Satisfac-
tion garantie. Si vous n'en trouvez pas
dans votre localité, envoyez argent, en
indiquant si pour homme ou femme, à
DR. SCHOLL'S LIMITED, TORONTO 16, ONT



non glissants
SEULES et SEMELLES pour, Bottiques
CAT'S PAW

SEMMES, DEMI-SEMMES CAT-TEX
Chez tous les bons cordonniers



Le deux-pièces est encore en vogue, comme on le voit en ce modèle. Le short "petit garçon" et le soutien-gorge boutonné en avant sont en tissu chromspun, acétate et coton. Notez la petite poche.

L'été ensoleillé, gloire des belles sportives

LE XX^e SIÈCLE n'a plus que 39 ans à vivre. C'est non seulement celui où nous avons vécu, mais c'est sûrement celui au cours duquel il s'est opéré le plus de changement dans la manière de vivre de l'humanité.

Au seuil de l'été regardons (un exemple entre autres) les costumes de bain. En 1900, qui donc osait se baigner ? Quelques excentriques, qu'on regardait de travers. Et pourtant, elles étaient vêtues comme pour la ville (sauf la longueur de la tunique, qui, justement, faisait scandale) portant de longs bas noirs et ces culottes bouffantes qui descendaient plus bas que le genou. Et on trouvait quand même le moyen de se scandaliser, ma chère !

Quant aux hommes, ils dissimulaient leur académie sous des maillots rayés, qui leur donnait l'apparence d'échappés du bain.

En 1910, on avait un peu progressé, mais il fallut tout de même attendre 1920 pour que les costumes de bain perdent leur apparence de mascarade. Jusqu'au moment (tout aussi exagéré) où parut le bikini, nommé d'après l'atoll où eut lieu l'expérience atomique que l'on sait.

Aujourd'hui, les costumes de bain sont chics et faits pour les belles déesses sportives. En voici tout un choix. C'est celui de l'été 1961.

par Odette Oigny



Cette fois, un seul bouton ferme ce costume de bain une pièce, sans jupe, qui s'agrément de découpes. Il est fait de coton élastiqué framboise, et le bouton est en nacre blanche.

Tout à fait prévu pour une nymphe de la mer, ce costume de bain boutonné dans le dos. Il est d'une seule pièce, et ses rayures mélangent les tons de lilas, turquoise et olive. C'est nouveau.



Cette année, les costumes de bain se donnent le plaisir de s'agrémenter de boutons. Celui que voici est à double revers. Il est fait de tissu élastiqué bleu marine, liseré de blanc.



Les quadrillés sont tellement en vogue qu'il n'y avait pas de raison pour ne pas en faire bénéficier les maillots de bain. Acétate de coton, violet et blanc.



Les Bouvier de Pont-Saint-Esprit

NULLE PART ailleurs, si ce n'est aux Etats-Unis, une élection américaine ne suscita autant d'intérêt que la dernière dans un petit coin du sud de la France qui a nom Pont-Saint-Esprit, situé dans la vallée du Rhône, à environ 35 milles d'Avignon. Car c'est là qu'en 1815, Michel Bouvier quittait son pays ravagé par la guerre pour aller tenter fortune aux Etats-Unis. Sans cet exil volontaire, Jacqueline Kennedy, descendante des Bouvier, ne serait pas aujourd'hui la première dame des Etats-Unis.

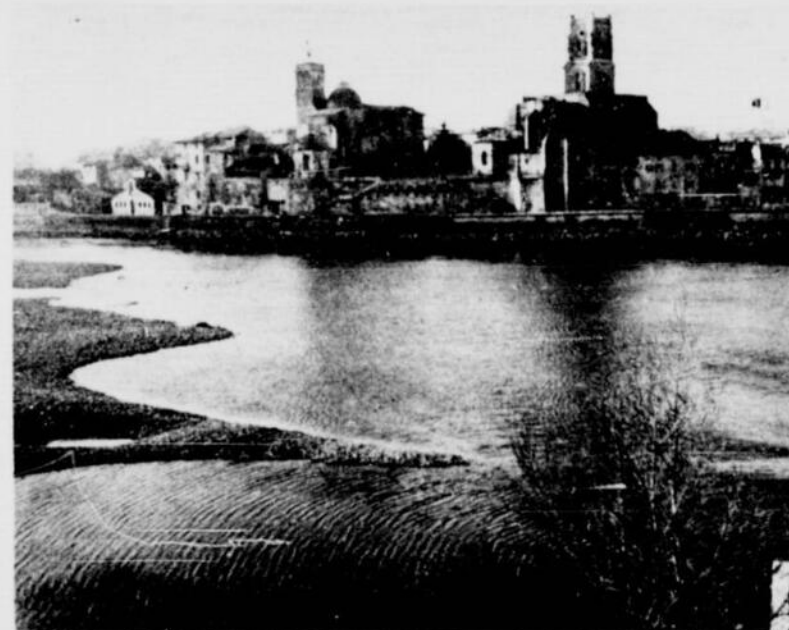
Les Bouvier demeurés au pays ont conservé jusqu'à nos jours la possession de la ferme "Le Mirandol" et de ses vignobles et continuent à gagner leur pain en cultivant la terre ancestrale. Le propriétaire actuel du "Mirandol" est Marcel Bouvier, 40 ans, qui l'habite avec sa femme, ses quatre enfants et sa mère, âgée de 82 ans. Il est assisté dans l'exploitation des quelque vingt acres que mesure la ferme par son frère Louis. Sa sœur Paulette est mariée à un entrepreneur du nom de Souquet, qui, peintre à ses heures, a brossé un tableau de sa ville dont il fera cadeau à la Présidente des Etats-Unis au cours de sa visite prochaine.

Pont-Saint-Esprit est bien résolu à ne pas laisser passer inaperçu l'avènement de la cousine d'Amérique. Le maire de la ville a passé de longues heures à reconstituer l'arbre généalogique de la famille et à retracer les autres Bouvier essaimés aux Etats-Unis. Le conseil municipal rendra bientôt à Mme Kennedy un témoignage sensible de son admiration.

Pont-Saint-Esprit est une cité active située sur le chemin de fer Paris-Lyon-Marseille, dont les principaux commerces sont ceux du grain, du vin, de l'huile et des fruits, de la fabrication de la soie et des confiseries. Les portails de ses églises du Saint-Esprit et Saint-Saturnin datent du XV^e siècle. Certaines de ses maisons sont de la même époque. Ancienne bourgade romaine, la ville prit son nom actuel au XV^e siècle après la construction du pont par les hospitaliers pontifes (du latin pontifex, originairement faiseurs de ponts), ou frères pontifes ou simplement pontifes, une corporation de religieux associés spécialement pour la construction des ponts, qui faisaient l'objet de cérémonies religieuses spéciales.



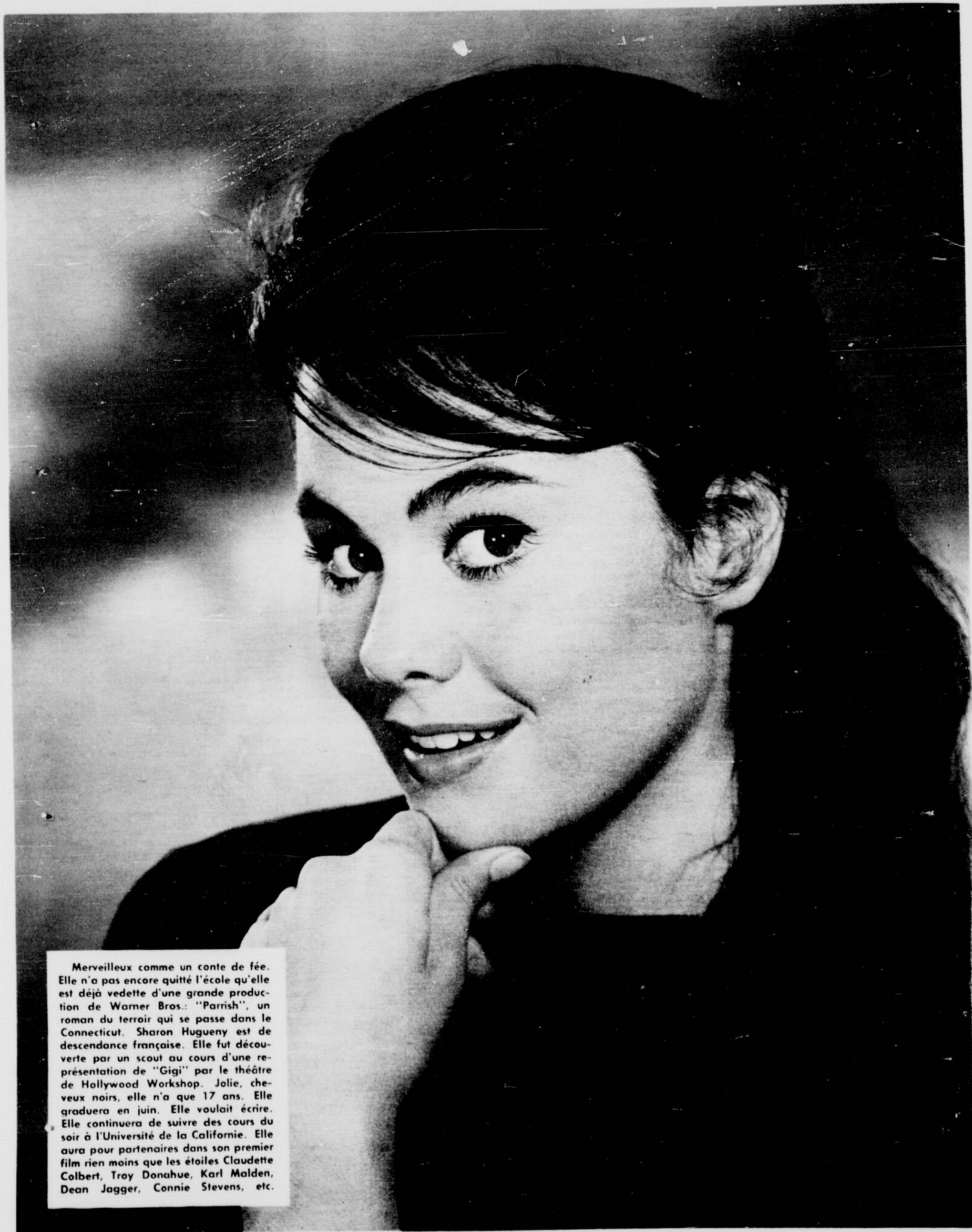
Marcel Bouvier, chef de la branche européenne des Bouvier, photographié en compagnie de son épouse, à la porte de la demeure plusieurs fois centenaire de la famille.



Pont-Saint-Esprit, sur la rive droite du Rhône, en aval du confluent de l'Ardèche, 3,928 habitants. Les premiers Bouvier s'y établirent en 1788. En 1961, une descendante de la famille était élue première dame des Etats-Unis.



Dans la cour de sa ferme, la famille souche célèbre l'élection d'un nouveau Président des Etats-Unis. Le propriétaire actuel de la ferme est M. Marcel Bouvier, 40 ans, qui y vit avec sa mère âgée de 82 ans; son épouse, et leurs quatre enfants, Marcel, 11 ans, Danielle, 17 ans, Jean-Claude, 16 ans, et André, 18 ans; et son frère Louis. Paulette, sœur du propriétaire, est mariée à un entrepreneur de Pont-Saint-Esprit.



Merveilleux comme un conte de fée. Elle n'a pas encore quitté l'école qu'elle est déjà vedette d'une grande production de Warner Bros.: "Parrish", un roman du terroir qui se passe dans le Connecticut. Sharon Hugueny est de descendance française. Elle fut découverte par un scout au cours d'une représentation de "Gigi" par le théâtre de Hollywood Workshop. Jolie, cheveux noirs, elle n'a que 17 ans. Elle graduera en juin. Elle voulait écrire. Elle continuera de suivre des cours du soir à l'Université de la Californie. Elle aura pour partenaires dans son premier film rien moins que les étoiles Claudette Colbert, Troy Donahue, Karl Malden, Dean Jagger, Connie Stevens, etc.